

## LE PHILHELLÉNISME EN POLOGNE AUX ANNÉES DE L'INSURRECTION GRECQUE 1821-1828

L'insurrection grecque de 1821 suscita en Pologne un fort courant de philhellénisme. Les sympathies pour le réveil national des Grecs, qui se manifestèrent de diverses manières, n'eurent pas, dans un pays luttant lui-même pour sa libération, aucun contrepoids du genre de ce mishellénisme acharné et malicieux, qu'on remarque dans les milieux gouvernementaux et conservateurs des pays de la "Sainte Alliance", en Autriche surtout.

On peut recueillir sans beaucoup de peine maints témoignages du philhellénisme polonais. Il suffit de citer les commentaires enthousiastes de la presse, les noms des Polonais qui ont lutté et donné leur vie pour la cause de l'indépendance grecque; de rappeler les quêtes organisées pour soutenir l'effort héroïque des Hellènes et pour aider les réfugiés des principautés danubiennes. Enfin parmi les intellectuels libéraux, chez les écrivains — et surtout les poètes, ces guides spirituels de la nation — la solidarité avec un peuple, dont le sort avait tant de commun avec celui de leurs compatriotes, s'exprimait souvent avec une émouvante et belle ardeur.

Et pourtant, dans la terrible situation politique de la Pologne, privée de son indépendance par ces trois piliers inébranlables de la "Sainte Alliance", la Russie, la Prusse et l'Autriche, le féodal empire Ottoman, impitoyable tyran des Grecs, semblait rester — pour le moment au moins — à peu près le seul allié potentiel.

Certes, dans un passé déjà lointain, jusqu'aux temps de Jean III Sobieski, célèbre vainqueur des Turcs devant Vienne, la Pologne eut beaucoup de peine à défendre sa frontière du sud-est contre les incursions du voisin musulman, toujours si avide de conquêtes. Mais, depuis, l'Autriche et, surtout, la Russie devinrent les principaux ennemis de la Porte, tandis que la Pologne, menacée par les mêmes puissances, commençait à lui paraître un allié précieux. Rappelons que la Turquie n'a jamais accepté le partage de la Pologne.

Dans le cas de l'insurrection grecque les Polonais avaient à choisir entre la cause de la liberté en général, c'est-à-dire entre le renversement du status-

quo européen, surveillé jalousement par les grandes puissances, alliées contre les revendications nationales et sociales de toute sorte, et une raison politique étroite, qui, en se défiant de la force révolutionnaire des idées, misait sur la configuration politique actuelle et sur le jeu traditionnel des alliances.

Les Polonais se rendaient bien compte de ce dilemme, mais ils optèrent tout de suite pour la première attitude et identifièrent la cause des Grecs avec la leur. Citons, pour le prouver, un commentaire de Franciszek Grzymala, éditeur de la revue varsoivienne "Sybilla Nadwislanska"<sup>1</sup>.

"En tant que Polonais je ne devrais pas souhaiter la chute de la Porte Ottomane: car de toutes les puissances voisines elle a été la moins acharnée à nous nuire; elle gardait fidèlement ses alliances et se lamentait du partage de la Pologne. Mais en tant qu'homme embrassant la cause de l'humanité souffrante, souhaitant un progrès perpétuel de l'espèce humaine, de sa civilisation et de son bonheur, je forme de tout cœur des vœux pour la libération des Grecs du joug ignominieux des envahisseurs asiatiques. De ceux, qui ont jeté la plus belle partie d'Europe, la terre de la liberté et de la gloire, dans les fers du despotisme et de l'obscurantisme. Qui, étant restés en arrière de tant de siècles, méprisent l'esprit du temps et dans le glaive seulement mettent leur espoir de garder leur énorme puissance et leur système médiéval. Du même avis sont probablement tous les européens, qui voudraient voir les peuples de notre partie du monde réunis d'un fort lien d'amour fraternel et du sentiment de la dignité humaine".

Toute la presse polonaise, et surtout celle de Varsovie<sup>2</sup> et de la ville dite "libre" de Cracovie, où la situation politique permettait de s'exprimer plus librement, embrassa avec un ardent enthousiasme la cause des Grecs. Pourtant à Vilna, sous une forme plus prudente, se font entendre les mêmes sentiments. Prenant des espoirs pour des réalités on tend à exagérer les forces et les succès des Grecs; on donne la préférence, sinon l'exclusivité, aux informations provenant des sources grecques ou philhellènes. Si certains journaux, comme le "Kurier Litewski" (Courrier Lithuanien, de Vilna) citent aussi parfois des relations autrichiennes, inspirées par les Turcs et furieusement anti-grecques, ils accompagnent ces nouvelles de remarques ironiques entre parenthèses. Comme, par exemple, dans le cas de la victoire des Dervenakia, au moment où l'on fêtait déjà à Vienne la "pacification" du Peloponnèse entier et la défaite totale des Grecs. On ridiculise cruellement les louanges de l'humanitarisme du

1. *Sybille des bords de la Vistule*. Tome I, No VI, avril 1821.

2. Varsovie était alors la capitale dudit "Royaume de Congrès", uni à la Russie par union personnelle.

sultan et ces jérémiades indignées sur les atrocités des Grecs, dont la presse viennoise nourrissait ses lecteurs.

Nous venons de citer un commentaire de la presse varsoivienne; ajoutons maintenant un autre, provenant d'une revue libérale cracovienne, "Pszczolka Krakowska":

"D'une part la barbarie et la vengeance, unies à l'avidité du sang et du butin, promettent une destruction totale; d'autre part le courage et le désespoir, en saisissant les armes au nom des droits de l'humanité, en méprisant le danger, animés par l'espoir du triomphe, s'opposent à une force tellement supérieure. Ici le fanatisme pousse aux massacres les furieuses hordes mahométanes; là-bas le malheur, qui rejeta un despotisme supporté depuis tant de siècles, se propose de vaincre ou de mourir..... Contre les premiers tout cœur humain ne ressent qu'une juste indignation; pour les seconds le ciel lui-même appelle la vengeance"<sup>3</sup>.

Et dans un autre numéro:

"Une nation qui après avoir longtemps supporté le joug de l'esclavage, des injustices et de violences de toute sorte, se soulève tout-à-coup contre ses tyrans.... une telle nation attire une grande et favorable attention. Elle saisit les armes pour une cause sainte, avec la généreuse résolution de vivre sous le règne de droit et de liberté, ou de périr! ... Ce grand spectacle émeut le plus profondément toute l'Europe. Dans les palais des riches et dans les cabanes des pauvres on ne parle aujourd'hui que de lui. Il n'est pas question des nouveaux principes politiques, que nous avons vu apparaître récemment sur le grand théâtre du monde. C'est la voix des sentiments vraiment civilisés qui parle ici, une voix qui approuve la juste guerre des opprimés contre leurs tyrans et qui attend un splendide triomphe de l'humanité sur la barbarie, des lumières sur l'obscurantisme, des droits raisonnables de l'homme sur l'arbitraire atroce des despotes"<sup>4</sup>.

C'est la cause polonaise qui s'exprime ainsi, par allusions, à côté de la cause grecque. Tous les puissants despotismes, y compris ceux des pays de la "Sainte Alliance", sont visés par tels réquisitoires contre la tyrannie ottomane.

A côté des informations et des commentaires, plusieurs traductions, compilations et résumés des œuvres étrangères, répondant à une demande générale de renseignements détaillés sur le peuple grec, sa vie, ses mœurs, sa culture et sa lutte, apparaissaient dans la presse ou sous forme de livres. On en trouve beaucoup dans une sérieuse revue littéraire éditée à Varsovie, "Gazeta lite-

---

3. *L'abeille de Cracovie* 1821, tome II, p. 296.

4. *Ibid.* 1821, tome III, p. 69.

racka”, dans la “Pszczółka Krakowska” déjà citée, qui imprima toute une annexe de 42 pages intitulée: “Histoire de la révolution grecque, depuis les premiers troubles jusqu’à l’année 1822”. En 1821 on édita à Varsovie le livre de Wilhelm Krug “La régénération de la Grèce”<sup>5</sup>. Deux années plus tard parut à Wroclaw la traduction du roman historique d’A. Schaden “Théodora ou l’image du courage des Hellènes et de la barbarie ottomane dans la présente insurrection grecque”<sup>6</sup>. En 1826 les lecteurs varsoviens reçurent les “Informations sur les Grecs contemporains, recueillies chez divers auteurs et dans des périodiques”<sup>7</sup>. Ce livre se compose de quatre parties: 1. Mémoires de la présente guerre grecque, par le colonel Voutier, philhellène français; 2. Histoire de la guerre grecque en 1823, d’après l’annuaire historique édité en français par Mr Lesuře; 3. Aperçu sur l’état actuel de l’état turc; 4. Les Chants populaires des Grecs contemporains, d’après l’œuvre de Mr Fauriel et la revue Biblioteka Powszechna (Bibliothèque Universelle, éditée à Varsovie). On pourrait citer encore plusieurs études et une pièce allemande au sujet grec, jouée au théâtre.

Résolus de lutter à côté de tout les peuples, qui se soulevaient pour conquérir leur liberté, les volontaires polonais ne pouvaient pas manquer parmi les officiers et soldats philhellènes en Grèce. Le professeur Tadeusz Sinko, dans une étude consacrée à ce problème<sup>8</sup>, cite plus de quinze noms; des recherches plus approfondies en déceleraient probablement d’autres. Il suffit de nommer ici l’officier d’artillerie Miodowicki, qui prenait part au siège de Tripolitza; Leszczynski, lui aussi officier d’artillerie, qui se distingua dans la bataille héroïque de Milia, près du défilé Stena Petras en Piérie; Mierzejewski, chef d’escadron dans la première compagnie du bataillon philhellène, mort héroïquement à Peta en Épire avec quelques autres compagnons polonais, comme Molodowski Kucowski et Jossandrowski (qui lutta plus tard sous le commandement de Fabvier devant Athènes) ont sauvé leur vie pendant ce massacre des philhellènes par les foules des soldats Turcs et Albanais. Grabowski, capitaine commandant de l’armée russe, lutta jusqu’à la fin de l’insurrection grecque en Peloponnèse. Jan Dzierzawski-Lech prit part à la défense de Messolonghi.

5. *Odradzanie sie Grecji.*

6. *Teodora czyli obraz mestwa Hellenow i barbarzynstva Ottomanów w terazniejszym powstaniu Greków.*

7. *Wiadomosci o tegoczesnych Grekach, zerbane z rozmaitych autorow i pism periodycznych.*

8. Tadeusz Sinko: “Udzial Polaków w bojach i pracach Hellady” (Participation des Polonais dans les luttes et les travaux de la Grèce). *Przegląd współczesny* (Revue contemporaine), an XI, t. XLII (juillet - septembre 1932), pp. 277-300.

En Moldavie et Valachie le Capitaine Commandant Garnowski et Zurowski partageaient le sort d'Alexandre Ypsilanti.

En parlant d'Ypsilanti on ne peut pas passer sous silence sa belle fiancée polonaise, Julie Wasowicz, jeune fille de 17 ans que le héros grec a connu en Russie. Selon le témoignage d'un contemporain, Julie partagea tout de suite l'amour "d'un héros de la liberté et de sa nation ce qui valait mieux pour une Polonaise que ses décorations d'adjudant, sa mitre de prince, son grand nom, ses richesses et la grâce du tzar russe"<sup>9</sup>.

Maints Polonais ont pris part aux quêtes en faveur des réfugiés grecs, organisées à Varsovie et ailleurs, amis surtout à Odessa et à Czerniowce, près de la frontière moldave. On a recueilli là-bas 516,707 zlotys pendant six mois.

Passons maintenant aux manifestations du philhellénisme dans les milieux scientifiques et littéraires polonais.

Gotfryd Ernest Grodek (Groddeck) de Gdansk (1762-1825) apporta en Pologne le souffle d'une seconde renaissance de l'hellénisme à l'Occident, représentée dans le domaine littéraire par les noms célèbres de Lessing, Winckelmann, Herder, Goethe, Schiller, Hölderlin, Keats, Shelley, André Chénier. Il reçut en 1804 la chaire de grec ancien à l'université de Vilna, écrivit en latin une histoire de la littérature grecque et influença profondément ses étudiants, qu'il dota d'une forte culture classique. Parmi les élèves de Grodek on trouve le futur grand poète national Adam Mickiewicz, le savant orientaliste Aleksander Chodzko, dont nous reparlerons plus loin, et maints autres enthousiastes de la civilisation et de l'humanisme grec. Grodek salua avec joie la nouvelle de l'insurrection de 1821, qui promettait une renaissance non seulement spirituelle, mais aussi politique de l'hellénisme. Ce fut probablement lui qui organisa en 1822 à Vilna une quête en faveur de la Grèce combattante. On lui doit aussi un manuscrit en français, basé sur des sources occidentales et intitulé "Prospectus, fragment sur les Grecs modernes". Consacré à l'histoire de la Grèce moderne et de sa culture, cet opuscule accentue le rôle de Rigas Veleshtinis et d'Ali-Pacha de Janina <sup>10</sup>.

Ajoutons ici, que depuis l'insurrection grecque les poètes polonais, grâce à leur profonde culture classique, inculquée par Grodek et ses pareils, ont souvent utilisé les motifs grecs anciens pour déguiser devant la censure des occupants leurs appels à la lutte pour la libération du pays natal. Comme dit le pro-

---

9. cf. Michał Czajkowski: *ycie Dziwne zycie Polaków i Polek* (Vie étrange des Polonais et des Polonaises), Leipzig 1865.

10. cf. Oktawiusz Jurewicz: "Greckie peregrynacje Juliusza Slowackiego (Pérégrinations grecques de Jules Slowacki), *Meander*, 1959, No 4-5, pp. 177-206.

fesseur Tadeusz Sinko: “Les tyrtéennes polonaises continuaient les chants à la liberté du temps de Byron et de l’insurrection néogrecque”<sup>11</sup>.

Deux jeunes poètes rêvaient de combattre pour la liberté de la Grèce. C’ étaient: Ludwik Spitznagel (1806-1827), ami de Slowacki à Vilna, et le plus révolutionnaire des romantiques polonais, Seweryn Goszczynski (1801-1876). Ce dernier, jeune homme de 20 ans, n’ayant dans sa poche que 5 zlotys, partit à pied de Varsovie pour rejoindre les Hellènes insurgés. Sa pérégrination prit fin à Human, en Ukraine: il y resta parmi ses camarades d’école et devint le chanteur du peuple ukrainien révolté contre les grands propriétaires fonciers.

Le brave général napoléonien et combattant de l’insurrection polonaise de 1830, champion inflexible de la liberté, Franciszek Morawski (1783-1861), bon poète classique d’abord, puis romantique sous l’influence de Byron et de Mickiewicz, s’émut profondément des événements révolutionnaires en Grèce. Citons les paroles généreuses, qu’il prononce dans son poème “Ardeur de combattre /au temps de la guerre grecque/”:

“Ce n’est pas l’envie des exploits sanglants / Qui rechauffe mon courage: / Je renoncerais volontiers à ces lauriers, / Qu’ arrosent les larmes des mères. / Mais est-ce-que personne n’appelle / Mon courage à sa défense? / La terre est-elle heureuse / Ou les fers des Grecs brisés? / Les sauvages tyrans les oppriment / Et coule le sang des innocents. / Et moi, aigle captif,<sup>12</sup> / Je pourrais dans un vil repos! / O Grecs, ô Grecs, fils de la gloire / qui régnent dans l’histoire du monde. / Pourquoi, par Dieu, un Sarmate (=Polonais) / ne peut pas soutenir votre cause! / Qui saurait mieux vous comprendre / que le peuple ardent de Lech, / Qui pourrait mieux venger / Que celui qui a perdu sa terre?”

Cet ardent militaire écrit à son ami, le poète Kozmian, en 1826, au moment de la perte de Messolonghi: “Que les larmes sanglantes inondent tes yeux! Messolonghi prise! La plus puissante forteresse grecque est tombée! Les murs sanctifiés par la mort de Byron déshonorés! Le peuple ressuscité, le grand peuple, s’affaisse, mais la “Sainte Alliance” aurait, sans doute, très bien dormi la nuit de la chute de cette place forte. Est-ce possible que Dieu ne leur eût pas envoyé alors de terribles cauchemars?”

La mort de Byron, ce demi-dieu de tous les romantiques, parmi les insurgés grecs — cette mort qui lui prêta une auréole de martyr de la liberté — contribua puissamment à la propagation du philhellénisme dans le monde littéraire

11. Tadeusz Sinko: *Hellada i Roma w Polsce* (Grèce ancienne et Rome en Pologne), Lwów 1933, p. 116.

12. Il était général de brigade dans l’armée du Royaume de Congrès, commandée par un prince russe.

polonais. Elle inspira plusieurs poètes et versificateurs. On trouve toujours dans leurs vers une chaleureuse sympathie pour la lutte héroïque du peuple grec contre ses oppresseurs. Citons, par exemple, quelques fragments de "Mavrocordato devant le tombeau de Byron", œuvre d'un romantique mineur, Hilary Leonoski, emprisonné d'ailleurs par les Russes en 1823. C'est le chef grec qui parle :

"... Mais pourquoi doubler le chagrin pendant ce triste rituel? / Non, la Grèce ne périra pas, elle sera libre! / O toi, ombre bien-aimée! ombre d'un ami! / Ombre du vengeur de la foi, de la liberté et de la Grèce! / Voici le pays d'Aristomène et de Tyrtée / Qui commence à jouir d'une nouvelle aurore.

"...Éclaire (ô Byron) le triomphe des enfants du courage sur les enfants de la férocité! / Que ton invisible mais vigoureux appui / Fortifie l'esprit des défenseurs des droits sacrés de l'homme.

"Le barbare devrait nous quitter avec la vie / Cette épée que tient notre main / Ou bien la droite victorieuse des chrétiens / Abattra le croissant des minarets de Byzance".

Dans ses vers "A la mémoire de Byron", Ignacy Oposzko, un autre romantique enthousiaste quoique peu original, s'écrie :

"Et deux pays ont pleuré ta perte / L'Angleterre a perdu un fils, la Grèce un amant".

Le nom de Byron fait tout de suite penser à celui des grands poètes romantiques polonais, qui a subi sa plus profonde influence, à Juliusz (Jules) Slowacki.

Lorsqu' on parle du philhellénisme dans la littérature polonaise, la figure de Slowacki s'impose immédiatement comme sa plus glorieuse incarnation. Tout le poussait à embrasser avec ardeur la cause de l'indépendance grecque : ses convictions démocratiques, son byronisme, son patriotisme polonais. Dans les tragédies et les espoirs des Grecs, anciens et modernes, il trouvait des analogies frappantes avec le drame récent de sa propre nation.

Slowacki, né en 1809, n'avait que douze ans au moment où éclata l'insurrection grecque. Pourtant, écolier d'abord, puis étudiant de l'université de Vilna, il engloutissait avidement tout ce qu'on écrivait alors, dans les livres et dans la presse, sur une lutte inégale qui présentait à sa jeune et puissante imagination des modèles d'héroïsme et de sacrifices pour la cause sacrée de la liberté.

Au caractère dramatique des événements mêmes s'ajoutaient les informations violemment contradictoires, imprimées par le "Kurier Litewski". Dans un numéro le garçon apprenait avec enthousiasme des sources grecques ou philhellènes, que la juste cause prenait le dessus, que l'héroïsme triomphait partout sur la barbarie. Quelques jours plus tard, une source autrichienne

assurait les lecteurs indignés, que les cruels et odieux rebelles s'entredévoraient sous l'œil indulgent du miséricordieux sultan, que l'insurrection ne subissait que d'ignominieuses défaites, qu'Androutsos n'était qu'un "Bandit", un "assassin", et Kolokotronis "ne valait pas beaucoup mieux". Ainsi l'espoir, le doute et la crainte devaient pendant toutes ces années déchirer les cœurs des philhellènes de Vilna.

On trouve maints échos de ces émotions dans le poème inachevé en sextines "Voyage de Naples à la Terre Sainte"<sup>13</sup>, qui, malgré son titre, est presque entièrement consacré aux impressions recueillies par le poète en Grèce. Il la traversa entre le commencement de septembre et la moitié de novembre de 1836.

Dans le chant IV de ce poème l'auteur se souvient de ses jeunes années, quand, garçon de seize ans, exalté et amoureux, il allait "lire ou rêver" sur une passerelle, entouré d'un paysage idyllique. "Ainsi, dit-il, je lisais autrefois la lutte des Grecs / Comme un enfant, qui désire et attend quelque chose".

"Et je lis en rêvant — continue-t-il — comment Ypsilanti / Vainquit, péris-sait, et donna à la Grèce un frère..... Voici Démétrios, le chef / et derrière lui l'immortel escadron noir / chacun d'eux fort... chacun désespéré... / D'où arri-vent - ils? Ils se sont levés des tombes de Chéronée..." C'est à la bataille de Dragatsani que pense ici Slowacki.

Une autre image: "Déjà Ibrahim-Pacha / comme un Nil qui inonde l'u-nivers entier de ses eaux / Ou comme une pyramide qui s'écroule des montagnes / Tombe sur la Grèce. Où sont donc les Thermopyles?... / Où sont ces gens, qui en comptant les instants de leur vie / Ne tremblaient pas, et mouraient? Zavellas / sur les champs de Klissova avec huit cents hommes / Barra la route à deux pachas / Et attend".

Une émotion profonde envahit le jeune poète: "Je sens comme le cœur bat dans ma poitrine. / Il me semble qu'en regardant le cadavre de Léonidas / D'un regard profond, je le verrai revivre..."

"Et de nouveau j'ai ouvert le livre blanc / — continue ses souvenirs Slowacki — Et j'ai commencé à baiser les pages froides / En criant: O Grecs, que je périsse couvert de gloire, / Vous m'apprendrez comment me venger des en-nemis, / Comment abandonner le sentier lunaire des rêves / Avec un cœur pétrifié et un visage austère".

Le décor change: "Entendez-vous le galop? C'est le cheval de Botzaris / Qui pénètre sous la lune dans le camp turc. / Et avant que les gardes éveillés parvinssent à se réunir / Dans la tente du pacha s'élança Botzaris mort".

Puis le poète chante en quatre strophes les exploits héroïques de Miaoulis

13. *Podróż do Ziemi Swietej z Neapolu.*

et de Canaris, il s'imagine leurs visages d'anges vengeurs. Ému par tant de grandeur il rêve, pour lui-même et pour sa patrie, d'un avenir glorieux: "Toute ma pensée avec le grand Canaris / Navigait vers des pays où se dessinait / Un bel avenir...et je voyais la vie / Le visage au soleil, les yeux dans l'azur".

Le philhellénisme de Slowacki s'exprime avec autant de vigueur dans plusieurs autres strophes du "Voyage". Devant Messolonghi<sup>14</sup>, qu'il aperçoit du pont de son bateau, il s'écrie: "O soleil / Ton premier rayon tombe sur Messolonghi, / Ce nid où autrefois les défenseurs de la liberté / Résistèrent aux forces cent fois supérieures / Préférant la mort à la capitulation!" Et, jaloux des lauriers de Byron et de Solomos, il soupire: "O Messolonghi! Est-ce que mon chant parviendra à rejoindre / Le chant des grands poètes qui t'on glorifié?" Puis, devant le contour puissant du mont Varassova, Slowacki remarque: "Avant que ce pays se glorifiât / le grand Dieu l'avait pressenti en érigeant un monument".

On voit Slowacki rencontrer Canaris, le héros de ses rêves juvéniles, à Patras: il est témoin du mauvais traitement des protagonistes de l'insurrection par le régime absolutiste d'Othon. Tout en admirant la beauté de la Grèce, où il voudrait passer le reste de ses jours, le poète polonais contemple avec mélancolie les destructions terribles qui ont partout laissé leurs traces: "C'est la peste de la liberté qui a ainsi désolé ce pays". En Achaïe, devant une forêt de pins, renaissante au milieu d'un désert, il exprime ce beau vœu: "Une forêt commence ici à croître / les aiguilles soyeuses de minuscules pins / Murmurent comme des abeilles... Si tu as un fils / Et si les hommes cessent de martyriser ce pays, / Peut-être verra-t-il une Grèce pleine de beauté/rêvêtu de gens heureux et de forêts"<sup>15</sup>.

Nous trouvons enfin dans le "Voyage" de Slowacki une belle traduction de la première strophe de "l'Hymne à la liberté" de Solomos<sup>16</sup>. Il est très probable que le poète polonais eût lu ces vers dans le recueil de Fauriel, parce qu'il avait écrit en 1830 déjà, lors de l'insurrection polonaise, une "Ode à la liberté" où l'on rencontre des réminiscences du poème grec<sup>17</sup>. On a largement commenté la rencontre de Slowacki avec Solomos pendant le passage par les îles Ionien-

14. Chant IV, v. 104-8, 121-2, 149-50.

15. Chant VI, v. 31-6.

16. Chant III, v. 49-52. Littéralement: "O, je te connais, toi qui tiens dans ta main / Une épée armée de foudres / O, je te connais, toi dont les yeux étincelants / Contemplant le monde comme ton domaine futur".

17. cf. Józef Birkenmajer: "Slowacki jako tłumacz i rywal Solomosa" (Slowacki en tant que traducteur et rival de Solomos). *Ruch Literacki* (Mouvement littéraire), an VIII, No. 8, 1933, p. 164 s.

nes<sup>18</sup>. Le manque du second chant du “Voyage” ne nous permet pas d’affirmer rien de certain au sujet de leur connaissance présumée à Kerkyra. Slowacki reconnaissait le génie du poète grec, mais ses remarques sur le caractère et les manières de Solomos ne manquent pas, comme on sait, d’ironie<sup>19</sup>. Il ne faut pas oublier, que le “Voyage” de Slowacki est une imitation — forme, style et contenu — des poèmes analogues de Byron, “Don Juan” surtout. Le poète, dans une œuvre de ce type, fait pleuvoir son ironie, son sarcasme, sa critique, sa satire politique et sociale, sur tout le monde. Slowacki, avec son complexe aigu d’infériorité, s’acharnait surtout, en profitant de l’occasion, sur ses confrères plus heureux, morts ou vivants. Sur ceux qui ont atteint la gloire, les titres de poètes nationaux, comme Mickiewicz ou Solomos, tandis que lui, malgré la richesse et l’indubitable valeur de son œuvre, restait si longtemps méconnu. Cervantes, Mickiewicz, même son idole Byron, ont été, avec Solomos, plus ou moins malmenés dans le “Voyage” de Slowacki. Les manières aristocratiques du comte ionien n’ont donné qu’un prétexte à la satire. Rappelons d’ailleurs que Brzozowski, bon ami de l’auteur et son compagnon de voyage, ne fut pas mieux traité que toutes les autres personnes rencontrées ou évoquées. Seuls les héros de l’indépendance grecque méritèrent cette admiration et ce respect, dont nous avons cité des preuves.

Les luttes des Hellènes pour leur liberté ont encore inspiré un “roman poétique” byronien de Slowacki, “Lambro, l’insurgé grec”<sup>20</sup>, édité en 1833. Désireux de trouver une meilleure analogie avec la situation tragique de la Pologne après son insurrection étouffée, Slowacki chanta dans cette œuvre, juvénile et assez médiocre au point de vue artistique, une plus ancienne tentative révolutionnaire des Grecs, qui, elle aussi, n’avait pas réussi. Il a introduit le personnage de Rigas, qu’il présenta, d’accord avec la vérité historique, comme auteur du célèbre “Hymne guerrier”, chef d’un mouvement révolutionnaire, arrêté par les autorités autrichiennes et cédé aux Turcs. Mais la description de la mort de ce héros national sur un bateau turc devant Psara est tout-à-fait fantastique, soumise aux exigences d’une action romanesque. On trouve dans “Lambro” un vers qui semble emprunté du fameux épigramme de Solomos sur Psara<sup>21</sup>. Il y a aussi une attaque contre Catherine, l’impératrice des Russes, qui avait abandonné les Grecs à leur sort après l’expédition d’Orloff<sup>22</sup>.

18. Cf. entre autres O. Jurewicz, op. cit.

19. Chants III et IV.

20. *Lambro, powstancja grecki* (roman poétique en deux chants).

21. Chant I, v. 187: “Sur les bords sauvages de la rocheuse Ipsara”.

22. Chant I, v. 148-9.

Zygmunt Krasinski (1812-1859), le troisième, après Mickiewicz et Slowacki, grand poète romantique de Pologne, auteur des drames célèbres “Comédie non-divine” et “Irydion”, comptait lui aussi parmi les enthousiastes de l’insurrection grecque. Garçon de 14 ans il traduisit un fragment intitulé “La destruction d’Ipsara”, de l’“Histoire des événements en Grèce par M.C.D. Raffanel, secrétaire du Consulat français à Smyrne”. Il écrivit simultanément en prose, en utilisant la même source, un “Fils de Botzaris”<sup>23</sup>, plein d’exploits merveilleux; son fantastique héros jure vers la fin du récit, que la mer grecque sera libérée et que Constantinople redeviendra chrétienne. Krasinski saluait “la résurrection de ces enfants de liberté et de gloire, qui devaient un jour peupler de nouveau les champs des Platées et de Marathon”<sup>24</sup>. Le grand poème dramatique de Krasinski “Irydion”, dont le héros est un Hellène et dont l’action se passe à Rome au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, s’inspirait, selon certains, des enthousiasmes juvéniles de l’auteur pour la liberté grecque, bien que son sens allégorique se rapportât à la lutte des Polonais contre le despotisme de l’empire corrompu des tzars.

Enfin le quatrième grand poète romantique — de Pologne, si l’on peut le classer ainsi — Cyprian Kamil Norwid (1821-1883) fait allusion, bien que plus tard, à l’insurrection grecque dans son poème “Épiménide”. Il y rappelle les années quand “l’étendard grec soufflait sur l’Europe une gloire nouvelle” et quand “Chantait et agissait lord Gordon” (Byron), qui “préférant les klephtes aux pharisées” quitta l’Angleterre et alla se battre pour la liberté grecque<sup>25</sup>.

J’ai déjà mentionné un résumé de l’étude de Fauriel sur la poésie populaire néogrecque. Accompagné d’une vingtaine de chansons traduites en prose, il a été inséré dans la compilation intitulée “Informations sur les Grecs contemporains”. Ce ne fut qu’une des nombreuses répercussions de l’œuvre de Fauriel, qui répondait à un double intérêt: pour la liberté de la Grèce et pour les créations spontanées de la muse populaire. Elle eut donc en Pologne, comme dans les pays voisins, l’Allemagne et la Russie, une très vive répercussion parmi les savants et les poètes.

Au moins quatre bons poètes ont traduit en Pologne des chants puisés dans le recueil de Fauriel. Certes, il s’agit souvent de traductions assez libres, selon l’habitude de l’époque. Le goût romantique en a influencé la forme et le contenu.

On doit quelques-unes de ces versions à Kazimierz Brodzinski (1791-1835)

23. *Syn Botzarisa*.

24. D’après Tadeusz Sinko: *Hellada*...

25. D’après Tadeusz Sinko: *Hellada*...

et à Jozef Bohdan Zaleski (1802-1891). Le premier, poète, critique et professeur de littérature à l'université de Varsovie, fut le plus important intermédiaire entre le classicisme et le romantisme dans les lettres polonaises. Le second, ami du cité Goszczynski, poète romantique, traducteur de la poésie serbe, a chanté surtout son Ukraine natale. Lui aussi passa les années de l'insurrection grecque à Varsovie, un des foyers du philhellénisme polonais.

Mais ce fut le poète et orientaliste Aleksander Chodzko (1804-1891) qui a fait connaître au public cultivé de Pologne et de Lithuanie le plus grand nombre de chants populaires grecs, recueillis par Fauriel. Étudiant de philologie, élève de Grodek, il passa les premières années de l'insurrection grecque à Vilna, où le philhellénisme a été si puissant. Depuis 1824 jusqu'à 1831 Chodzko, exilé à cause de son activité dans une société secrète, s'occupait des langues et des littératures orientales à l'Institut Orientaliste de St Petersburg. C'est là qu'il édita en 1829 ses *Poésies*<sup>26</sup>, dédiées à son ami de Vilna Adam Mickiewicz. Parmi les 280 pages de ce volume, les 113 premières sont consacrées aux chants populaires néogrecs, traduits en 1827. Après le beau dessin de Smokowski, représentant un brave klephte guerrier, après une préface de 28 pages, qui constitue un résumé assez détaillé de l'étude de Fauriel, viennent 36 textes poétiques — traductions ou paraphrases. Chodzko, qui se proposa de faire paraître dans son choix toute la diversité des sujets, que présente la chanson néogrecque, était capable d'utiliser le texte original et non seulement la version française. Certains changements de sens pourraient être dus à l'envie de rendre l'original clair et logique, plutôt qu'à l'incompréhension du texte. Le traducteur polonais précède chaque poème de son titre en grec. En général il ne garde pas la mesure de l'original; pourtant dans la traduction du chant "Le pâtre et Charon" (Ὁ βοσκὸς καὶ ὁ Χάρων) Chodzko s'efforce d'imiter en polonais le vers de quinze syllabes des chansons klephtiques. Chose difficile, car le polonais manque de mots proparoxytones et d'autres oxytones que les mots monosyllabiques. Le traducteur tâche d'en affaiblir la monotonie en ajoutant des rimes et en divisant le vers de quinze syllabes en deux vers indépendants, l'un de huit, l'autre de sept syllabes. Le vers de Chodzko est assez souple, harmonieux, mais la fraîcheur rustique et la mâle sobriété de l'original se perdent parfois sous le pathos et la sentimentalité romantique. D'ailleurs le vers de dix, douze ou treize syllabes n'est pas capable de rendre l'allure lente du vers "politique", ses répétitions, ses périphrases accoutumées. Chodzko applique souvent, avec un résultat peu satisfaisant, la forme des chants populaires polonais, des ballades

---

26. *Poezje*.

romantiques. Mais tout cela ne nous empêche certainement pas de le considérer comme premier traducteur sérieux de poésie néohellénique en Pologne.

Au moment de traduire les chants grecs Chodzko ignorait l'existence des versions antérieures de Brodzinski et de Zaleski; cette ignorance, assure-t-il, l'a fait traduire certaines pièces pour la seconde fois. Dans sa préface l'orientaliste polonais exprime son philhellénisme sincère; en témoignent, entre autres, les suivantes paroles, écrites — rappelons-le—en 1827:

“Jusqu'à ce moment une poignée de montagnards lutte contre les armées d'une énorme puissance orientale. Le sort de leur patrie paraît s'améliorer à présent, et toute l'humanité attend la fin des souffrances de ce peuple malheureux auquel la civilisation européenne est tellement redevable”<sup>27</sup>.

Ajoutons que l'auteur polonais cite plusieurs fois avec beaucoup de respect l'autorité, reconnue aussi par la presse, de celui qu'il appelle toujours “le savant docteur Coray” (Koraïs).

Après un long séjour en Perse, Chodzko visita la Grèce en 1841. Il a été plus tard (1857-1883) professeur des littératures slaves au Collège de France et continua ainsi l'oeuvre didactique de son ami Mickiewicz.

Passons maintenant à Jozef Dunin-Borkowski (1809-1843), qui a appris le grec moderne par les réfugiés hellènes. Il les accueillait chez lui à Czerniowce, en Boukovine, où il faisait ses études universitaires (1827-9). Traducteur des “Cours de la littérature grecque moderne” d'Iakovos Rizos Neroulos, des chansons populaires et des poèmes d'Athanasios Christopoulos, il écrivait lui-même des hymnes à la gloire des Hellènes insurgés, composait, dit-on, des poèmes néogrecs, publiait des articles sur la Grèce dans les journaux de Lvov, et défendait, comme Christopoulos, la langue parlée (dimotiki) contre les archaïsants.

“La jeunesse grecque, écrit un contemporain<sup>28</sup>, qui recueillait pour lui les chants populaires de diverses régions de la Grèce, écoutait avec délice ses hymnes et les emportait avec elle”. Ainsi Dunin-Borkowski put écrire avec fierté que ses poésies, qui “éveillaient des aigles dans les têtes des pallikares”, “se trouvèrent à Athènes, résonnèrent à Corinthe et sur les crêtes blanches du Pinde, visitèrent les rochers héroïques d'Hydra, l'Épire bosselé comme un dromadaire”.

A Vienne, où il séjourna pendant les années 1829-30, Dunin-Borkowski passait aussi son temps parmi les Hellènes réfugiés, étudiait les lettres grecques; il voulut même écrire une histoire de la littérature néogrecque, car celle de Ne-

---

27. p. 14.

28. Bielowski.

roulos lui paraissait insuffisante. Après l'insurrection de 1830, à laquelle il prit part, ce premier néohelléniste polonais poursuivit son activité littéraire à Lvov.

Dix-neuf hymnes "byroniens" de Dunin-Borkowski à la gloire des insurgés grecs nous sont parvenus en manuscrit. L'hymne "Aux Grecs" commence par l'apostrophe: "Peuple courageux de Léonidas, / Invaincu, ancien, / Petits-fils vaillants des Hercules / libérez votre terre! / Que s'éclipse la lune fière, / Courrez vite / Pour rehausser les colonnes vénérables / de l'ancienne gloire et liberté".

On y trouve aussi une épigramme à la gloire de la princesse Ypsilanti, qui a offert tous ses bijoux aux compatriotes insurgés; une ballade qui chante les exploits de Bouboulina, une autre sur la mort héroïque de Georgakos dans le couvent de Sekos; une élégie sur les ruines de Parga; un adieu de pallikare, qui "ne saurait pas aimer, quand sa patrie est au tombeau", un mirologue de pallikare. Borkowski glorifie la mémoire des morts pour la Grèce dans l'ode "Gloire aux héros tombés", en défendant les Hellènes contre leurs calomnieurs. Dans sa lettre poétique à Korais le jeune poète dit: "Tu savais qu'est-ce qu'il faut unir aux lauriers des vaillants / Pour que les nations vivent en gloire et en sûreté: / Tu as pris une branche d'olivier / Pour en couronner les temps de la liberté grecque. / Ainsi, au moment où une de ses mains jette de terribles foudres / dans l'autre luit doucement le flambeau de lumières".

Dans le poème "Navire" Borkowski chante sa nostalgie de la Grèce. Le navire s'en va vers les parages "où naît le soleil de la liberté". L'auteur voudrait l'arrêter: "Attendez, marins, m'écriai-je du rivage, / Ne vous dépêchez pas tant: J'aime l'Hellade avec la même ardeur, / Pourquoi ne puis-je pas être avec vous?"<sup>29</sup>

Cette brève esquisse ne prétend pas, naturellement, à épuiser un sujet aussi vaste et encore peu étudié. On peut espérer, pourtant, que les exemples cités suffiront à démontrer l'importance du mouvement philhellène en Pologne, où les démocrates, les jeunes, les courageux, s'enivraient de cet "ἀθάνατο κρασί τοῦ Εἰκοσιένου", qui avait pour eux le goût de leur propre liberté.

Université de Varsovie  
Pologne

JANUSZ STRASBURGER

29. D'après Tadeusz Sinko: *Udział...*